

Mahdia Al Khalifa-Benguesmia
Doctorante
Université de Batna, Algérie



On peut, jour après jour, courir au
rendez-vous avec un fragment de terre
bâti, comme si c'était un être vivant.

Pasternak de Scriabine

Résumé

Cet article traite de l'ambivalence dramatique qu'a vécue Albert Camus en tant que français né en Algérie - ambivalence qu'il allait exploiter admirablement en écriture - mais aussi de sa passion effrénée pour l'Algérie, patrie qu'il logera pour l'éternité dans le mot qui la désignera en tout lieu, en tout temps et jusqu'à la fin des mots, à chaque ouverture de ses livres.

Mots-clés : Camus - ambivalence dramatique - exil - Algérie.

Abstract

This article deals with the dramatic ambiguity of Camus' life as an Algerian/French man. Far from being crushed down by that tragedy, Camus raised that tragic condition to a passion : Algeria. His love for his birth place turned into an obsession and is felt all over every single word he wrote. Nobody has sung with that incredible passion and delight the love one shares with a country like he did and that eternal country was Algeria.

Key Words : Camus - Dramatic Ambiguity- Exile - Algeria.

Les paradis ne sont pas faits pour que les écrivains y naissent, encore moins pour qu'ils y vivent. S'ils ne naissent pas dans les enfers, ils n'en sont cependant jamais loin. Albert Camus n'y fait pas exception.

Né comme tous ses contemporains en des temps redoutés, « vivre alors est-ce courir à sa perte ? » (1) Il dut boire dès son jeune âge l'amertume de la perte du lieu de naissance, et au plus profond de son for intérieur, il ne cessera toute son existence de se répéter que le pays qui l'a vu naître, qui l'a vu grandir n'est pas le sien :

« J'ai toujours eu l'impression de vivre en haute mer, menacé au cœur d'un bonheur royal » (2)

Mais généralement pour les écrivains exilés, ils partent toujours de chez eux en emportant dans leurs bagages l'impression secrète du non-retour. Camus, définitivement, n'a jamais véritablement senti l'aller sans le retour, parce qu'en vérité, il ne s'est jamais converti - il ne savait pas le faire - à l'idée qu'il quitterait à jamais cette terre qu'il considérait comme sa mère réelle, que s'il partait pour un quelconque pays, il se sentirait étrangement dépourvu de ses forces qu'il recouvrait miraculeusement pourtant, aussitôt accosté :

« A New York, certains jours, perdu au fond de ses puits de pierre et d'acier ... je courais de l'un à l'autre, sans en voir la fin, épuisé ... J'étouffais alors, ma panique allait crier. Mais chaque fois, un appel lointain de remorqueur venait me rappeler ... qu'à la pointe de la Battery, l'eau de mon baptême m'attendait. » (3)

« Ce qui fait le prix du voyage, c'est la peur. C'est qu'à un certain moment, si loin de notre pays ... une vague peur nous saisit et un désir instinctif de regagner l'abri des vieilles habitudes ... il ne faut pas dire qu'on voyage pour son plaisir. Il n'y a pas de plaisir à voyager... » (4)

Et pourtant, c'est de l'exil qu'il a toujours souffert. Exil intérieur ou permanente angoisse d'un exil à venir, il se sentait continuellement menacé et il en souffrait doucement et silencieusement.

Conscient, extrêmement conscient de la fugacité des entreprises humaines, surtout de celles initiées par l'injustice - et la colonisation qui lui a donné une patrie à laquelle il ne peut appartenir que provisoirement est l'une de ces entreprises - il vécut côte à côte avec l'incertitude de l'avenir.

Né en Algérie, certes, mais appartenir légalement, *de jure* à cette terre, avec tout ce que le mot appartenance pouvait lui signifier, il savait lui l'écrivain illuminé, qu'il n'en avait pas le droit :

« Cet enfant, lui avez-vous donné le jour ? - oui - Il est donc votre fils---Ce n'est pas si simple, ce n'est pas si simple ! (5)

Il n'est certes pas facile pour lui non plus de choisir entre deux engagements quand l'un et l'autre réciproquement le mènent à renier sa propre vie, sa propre existence avec tout ce qu'elle a de plus vivant, de plus vibrant, de plus dérangeant : la conscience car, « *la chose du monde la plus difficile à maintenir* » lorsqu'« *il s'agit de vivre la lucidité dans un monde où la dispersion est la règle.* » (6)

« Il y a pour les hommes d'aujourd'hui un chemin intérieur que je connais bien pour l'avoir parcouru dans les deux sens et qui va des collines de l'esprit aux capitales du crime. Et sans doute on peut toujours se reposer, s'endormir sur la colline, ou prendre pension dans le crime. Mais si l'on renonce à une part de ce qui est, il faut donc renoncer soi-même à être ; il faut donc renoncer à vivre ou à aimer autrement que par procuration. » (7)

Camus finira, non sans grand malaise, non sans grand déchirement, par accepter de vivre dans ce malconfort qui, dans son écriture, deviendra le haut lieu du mot. Il essaiera de toutes ses forces et à travers toutes ses douleurs de maintenir en équilibre la balance tant fragile de sa personne inévitablement ambivalente, « *stare sulla corda* », tout en sachant le risque qu'il encourait :

« J'ai abandonné le point de vue moral. La morale mène à l'abstraction et à l'injustice. Elle est mère de fanatisme et d'aveuglement. Qui est vertueux doit couper les têtes... la morale coupe en deux, sépare, décharne. Il faut la fuir, accepter d'être jugé et ne plus juger, dire oui, faire l'unité. Et en attendant, souffrir d'agonie. » (8)

« Mais ceci ressemble encore à une morale » pensera-t-il mystérieusement, « et nous vivons pour quelque chose qui va plus loin que la morale. Si nous pouvons le nommer quel silence ! » (9)

Entièrement épris d'une terre comme d'une femme qui étend pour lui des espaces effrayants de beauté, de plaisir, de lumière et de transparence vertigineuse, il finira par isoler cette vérité qui l'emporte extatiquement d'un espace à un autre du vivre et du mot surtout, du vivre dans le mot, plus précisément, et le mûrit fragilement à la vie, à la mort... Mais Camus isole non seulement pour aimer et protéger mais aussi pour mieux se représenter cette chose que d'autres -qui ne sont pas les siens- revendiquent au même titre, et y semblent plus légitimés :

« Mais comment traduire ceci ? la petite pièce de monnaie que j'emporte d'ici a une face visible...et une face rongée que je sens sous mes doigts. Que peut dire cette bouche sans lèvres, sinon ce que me dit une autre voix mystérieuse, en moi, qui m'apprend tous les jours mon ignorance. Et mon bonheur.» (10)

Heureux comme un ignorant ? C'est la connaissance pourtant qui semble révéler à Camus la vérité qu'il essaye vainement de cacher ou de faire semblant d'ignorer. Quelque part en lui, et jusqu'au dérangement le plus ennuyeux, l'appel de sa terre natale en souffrance et la reconnaissance des droits de ces hommes illégalement humiliés l'interpellent. Mais le soin qu'il semble apporter à cette blessure ne fait que l'envenimer :

« Je savais en vérité. Je sais toujours peut-être. Mais personne ne veut de ce secret, je n'en veux pas moi-même sans doute...

Infirmes aussi, complices et bruyants, n'ai-je pas crié parmi les pierres ? Aussi je m'efforce d'oublier... » (11)

S'engageant « avec innocence sur un fil d'équilibre où (il) avance péniblement sans être sûr d'atteindre le but » (12), c'est en filigrane pourtant, à travers les situations multiples de l'écrit, perpétuellement métamorphosées en espaces de duel entre le bien et le mal, le vrai et le faux, la connaissance et la bêtise, le royaume et l'exil qu'il maintiendra vive cette vérité, qui en fera le tourment bénéfiquement exposé dans le langage, lequel en fera à son tour un espace de réflexion admirablement exploité dans l'ensemble des sciences humaines et autres. (13) De là naîtra une autre ambivalence dans la vie de Camus (ou était-ce la première qui rythmera l'esprit et le cœur de l'écrivain sa vie durant) : vivre, paraître avec ce qu'il a, ce qu'il est dans sa société, dans son entourage (restreint ou général) ; aimer et cacher secrètement à la mort et jusqu'à mourir ce qui sera défendu aux autres et à soi confondu avec les autres, mais qui restera éternellement signifié à travers les cellules de son être réinventées par les mots qui continuent de vibrer et de nommer l'Algérie dans son œuvre :

« Pour l'Algérie...c'est la passion sans frein et l'abandon à la volupté d'aimer. Question : Peut-on aimer un pays comme une femme. » (14)

« Est-ce qu'on fait la nomenclature des charmes d'une femme très aimée? Non, on l'aime en bloc, si j'ose dire, avec un ou deux attendrissements précis, qui touchent à une moue favorite ou à une façon de secouer la tête. J'ai ainsi avec l'Algérie une longue liaison qui sans doute n'en finira jamais, et qui m'empêche d'être tout à fait clairvoyant à son égard. » (15)

« Ce sont souvent des amours secrètes, celles qu'on partage avec une ville. Des cités comme Paris, Prague et même Florence sont refermées sur elles-mêmes et limitent ainsi le monde qui leur est propre. Mais Alger... s'ouvre dans le ciel comme une bouche ou une blessure. » (16)

« Quand je suis quelque temps loin de ce pays, j'imagine ses crépuscules comme des promesses de bonheur... Soirs fugitifs d'Alger, qu'ont-ils donc d'inégalable pour délier tant de choses en moi?... La tendresse de ce pays est bouleversante et furtive. Mais dans l'instant où elle est là, le cœur du moins s'y abandonne. En entier... L'idée que je me fais de l'innocence, c'est à des soirs semblables que je la dois. » (17)

Mais aucune joie, aucune beauté, aucune patrie ne sont mieux embrassées qu'en écriture. C'est l'écrit que l'éternité vient partager avec l'humain, le secret de l'insondable, de l'innommable, de ce qui dépasse la beauté, la lumière de la chose décrite elle-même.

Quand la joie dépasse le corps qui la contient, quand la beauté éblouit, crève les yeux qui la regardent, quand la chose aimée détruit autour de l'homme tous les espaces étrangers à sa nature, le temps de l'écrit s'ouvre à l'écrivain comme la seule issue, le seul remède contre l'égarement, la folie et la mort. Par crainte de se soumettre à la banalité de la vie, à l'oubli, au passage aride des âmes sans effets, et laisser au fond des abîmes ses choses, ses sentiments, ses palpitations, ses nerfs qui insufflent l'incommensurable extase, Camus va écrire, va nommer à travers le mot toutes les brûlures qui lui mordaient les lèvres en silence :

« Je sais que maintenant je vais écrire. Il vient un temps où l'arbre après avoir beaucoup souffert, doit porter ses fruits, chaque hiver se clôt dans un printemps. Il me faut témoigner. Le cycle après reprendra. »

« Je ne dirai pas autre chose que mon amour de vivre. Mais je le dirai à ma façon... »

« D'autres écrivent par tentations différées. Et chaque déception de leur vie leur fait une œuvre d'art, mensonge tissé des mensonges de leur vie. Mais moi c'est de mes bonheurs que sortiront mes écrits. Même dans ce qu'ils auront de cruel. Il me faut écrire comme il me faut nager, parce que mon corps l'exige. » (18)

Marchant jour et nuit, d'œuvre en œuvre aux côtés de ses personnages (en s'identifiant en permanence à ses principaux acteurs) comme pour rejoindre une terre promise, il ne cessera d'abolir sous ses pas et à travers ses mots (ou ses maux !) tous les mirages, tous les échecs, toutes les railleries des présents défectueux auxquels il s'était fatalement adossé.

Le retour par le mot, au mot qui bâtit, qui confectionne, qui élève dans les cieus du verbe le toit de la patrie, lui donnait pourtant le fol espoir d'un retour exemplaire comme celui de ses personnages joyeusement bercés, au sein de la peste même,

par l'espoir de l'ouverture des portes du retour à la patrie comme si l'état de siège de l'épidémie s'était produit dans un autre espace que celui de la patrie :

« Pour eux tous, la vraie patrie se trouvait au-delà des murs de cette ville étouffée. Elle était dans ses broussailles odorantes sur les collines, dans la mer, les pays libres et le poids de l'amour. Et c'était vers elle, c'était vers le bonheur qu'ils voulaient revenir, se détournant du reste avec dégoût. » (19)

Mais petit à petit, l'écrit lui-même va se mesurer aux proportions de la patrie et, s'étalant comme pour mieux la contenir, comme pour mieux l'étreindre, comme pour mieux la souffrir, l'endurer, la chérir, la renchérir, Camus, va, selon ses espaces dépliant ou ses recoins insensés, déplier ou retenir ; selon ses douleurs énormes ou ses douceurs attendrissantes, crier ou chuchoter ; selon ses extravagances étonnantes ou ses pudeurs exemplaires, violer ses secrets ou cacher à l'air pur même sa chasteté.

Tel était le pacte exemplairement audacieux, mais combien intense, solide, unique, et qui le liera éternellement à cette patrie qui lui devient fatalement moins un espace où il écoulera paisiblement ses jours qu'un idéal magiquement transportable à travers ses mots, là où il va, là où il vit, et au-delà même de sa vie.

C'est là désormais où il va à travers le monde habiter (comme l'Algérie, réciproquement habite ses livres), et creuser, de ses mains de ses douleurs, de ses mots en forme de cœur et couleur de vérité, un puits, planter un arbre, et poser tel « Darrast » - chez l'autre même - la première pierre d'une patrie conciliante et heureuse, là où seule la parole a l'autorité du sabre et la persuasion de l'innocence; là où seul le mot, en dépit de la mort de son géniteur même, inventera le mot qui, à chaque ouverture du livre, se lève pour parcourir, agrandir, enrichir et sans cesse réinventer l'architecture infinie de sa « *maison devant le monde* ».

Notes

1- Albert Camus, *Noces* suivi de *L'Été*, Paris, Editions Gallimard, p.183.

2- Ibid., p.183.

3- Ibid., pp. 170-171.

4- Albert Camus, *Carnets 1*, Paris, Editions Gallimard, 1962, p. 26.

5- *Noces*..., p. 143.

6- *Noces*..., p. 152.

7- *Noces*..., p. 165.

8- Albert Camus, *Carnets 3*, Paris, Editions Gallimard, 1989, pp. 268-269

9- *Noces*..., p.166.

10- Ibid., pp. 166-167.

11- Ibid. 167.

12- Albert Camus, *L'envers et l'endroit*, Paris, Editions Gallimard, 1958, Collection Folio/Essai, 1986, Impressions Bussièrès à Saint Armand (Cher) 2002 ? p.14

13- Ces écrits ont servi, en plus de la littérature, la philosophie, les différentes sciences du langage, l'art en général et en particulier et même et surtout la justice.

14- Albert Camus, *Carnets 2*, Paris, Editions Gallimard, 1964, p. 73

15- *Noces*..., p. 127.

16- Ibid. , p.33.

17- Ibid., pp. 39-41.

18- *Carnets 1*, p.25.

19- Albert Camus, *La Peste*, Paris, Editions Gallimard, 1947, p.72.

Bibliographie

Œuvres d'Albert Camus

- 1- *Caligula* suivi de *Le malentendu*, Paris, Editions Gallimard, 1958, Impression Bussière Camedan Imprimeries à Saint-Armand (Cher), 2003.
- 2- *La peste*, Paris, Editions Gallimard, 1947.
- 3- *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Editions Gallimard, 1942.
- 4- *Le premier homme*, Cahiers Albert Camus 7, Paris, Editions Gallimard, 1994.
- 5- *L'envers et l'endroit*, Editions Gallimard, 1958, Collection folio essais, 1986. Impression Bussière à Saint-Armand (Cher), 2002.
- 6- *L'exil et le royaume*, Paris, Editions Gallimard, 1957.
- 7- *Noces* suivi de *L'Été*, Paris, Editions Gallimard, 1959.
- 8- *Carnets 1*, Paris, Editions Gallimard, 1962.
- 9- *Carnets 2*, Paris, Editions Gallimard, 1964.
- 10- *Carnets 3*, Paris, Editions Gallimard, 1989.

Ouvrages, Thèses, Revues

- 1- Chautet-Achour, Christiane, *Albert Camus et l'Algérie*, Editions Barzakh, Alger, 2004.
- 2- Emmanuel Roblès, Emmanuel, « La marque du soleil et de la misère », in *Camus*, Collection Génies et Réalités, Hachette, 1964.
- 3- Bagot, Françoise, *Albert Camus L'Etranger*, Paris, PUF, 1993.
- 4- Chavanes, François, *Albert Camus Tel qu'en lui-même*, Blida, Editions du Tell, 2004.
- 5- Michel Hohlhaver, « L'exil a-t-il un nom? Albert Camus, « La Maison Mauresque », in *La Revue des Lettres Modernes*, *Albert Camus 17*, 1996. pp.89-106.
- 6- Lottman, Herbert R. *Albert Camus*, Paris, Editions du Seuil, 1978.
- 7- Hiroshi Mino, Hiroshi, *Le silence dans l'œuvre d'Albert Camus*, Paris, Librairie José Corti, 1987.
- 8- Cielens, Isabelle, *Trois fonctions de l'exil dans les œuvres de fiction d'Albert Camus: initiation, révolte, conflit d'identité*, Thèse pour le doctorat à l'Université d'Upsala, 1985, imprimé en Suède par Graphic Systems, Angered, 1985.
- 9- Gassin, Jean *L'univers symbolique d'Albert Camus*, Essai d'interprétation, Librairie Minard, France, 1991.
- 10- Guérin, Jean-Yves compte rendu de *Exil from the Kingdom : A Political Rereading of Albert Camus* de Tarrow, Susan, University of Alabama Press, 1985, in *La Revue des Lettres Modernes*, *Albert Camus 13*, Minard, 1989.
- 11- Roy, Jules « La tragédie algérienne », in *Camus*, Collection Génies et Réalités, Paris, Hachette, 1964.
- 21- Michel Hohlhaver, « L'exil a-t-il un nom? Albert Camus, « La Maison Mauresque », in *La Revue des Lettres Modernes*, *Albert Camus 17*, 1996. pp.89-106.
- 13 - Simon, Pierre-Henri, « Le combat contre les mandarins », in *Camus*, Collection Génies et Réalités, Hachette, 1964.
- 13 - Nguyen-Van-Huy, Pierre, *La métaphysique du bonheur chez Albert Camus*, Neuchâtel, Les Editions de la Baconnière, 1968.